

> “Nous ne sommes pas solidaires avec la misère, mais avec la révolte contre la misère.

journal anarchiste • 1 mars 2010 • nr. 02 • version francophone

CONTRE TOUTE ATTENTE, LA RÉVOLTE GRONDE

Ces dernières semaines, la tension est bel et bien montée dans beaucoup de quartiers bruxellois. Tant et si bien que toute une troupe de politiciens protestaient à grands cris et que les flics, qui venaient tout juste de descendre sous leurs balles un braqueur, défilaient dans les rues de Bruxelles pour exiger la tolérance zéro pour tous ceux qui enfreignent la loi ou dérangent par leur simple présence.

PRENDS CE DONT TU AS BESOIN

Tandis que les managers et les actionnaires se voient verser des millions d'euros d'indemnisations et de primes, la « crise » réduit pour toujours plus de gens les possibilités de pourvoir à leur subsistance. Sans vouloir réduire les événements à un seul aspect, il faudrait considérer la multiplication récente du nombre d'attaques à main armée dans ce contexte. Le chômage à Bruxelles est monté au-delà des 23% pendant que les prix continuent à augmenter.Rien de plus logique, alors, que toujours plus de gens aillent chercher l'argent là où il se trouve : dans les banques, les supermarchés, les villas des riches. Et cette pulsion de survie, ou peut-être même cette volonté de vivre une vie qui ne consiste pas à perdre son temps dans des queues, ne pourra jamais être étouffée par plus de bleu, plus de violence étatique, plus de sécurité ou plus de contrôle.

La criminalité est toujours en changement. Si d'un coté beaucoup de « délinquants professionnels » ressemblent toujours plus à n'importe quel patron, à n'importe quel commerçant (avec comme seule différence que leurs trafics sont un peu plus illégaux), il existe aussi une autre réalité qui n'est pas si éloignée de nous. L'année passée, le nombre de vols dans les magasins a augmenté de 28% ; ceux qui commettent des braquages s'avèrent souvent être des gens tout-à-fait « normaux » qui ne pouvaient plus joindre les deux bouts à la fin du mois ou des jeunes et des nouveaux venus auxquels l'Etat-Providence a bien fait comprendre que pour eux, il n'y aura plus de place à table ; les manières dont se passe une grande partie de ces braquages et vols, sont tout sauf « professionnelles ». S'y ajoute encore la fraude aux allocations, les factures d'électricité non-payées, la fraude dans les transports en commun,… et on voit la large diffusion de délits contre la propriété, le nombre impressionnant de gens se trouvant en bas de l'échelle sociale, qui ne peuvent ou veulent plus rester dans les rangs de la loi.

Mais ceci est quelque chose de tout-à-fait différent que la mentalité qui pousse certains à mettre à quelqu'un un couteau sur la gorge, à humilier ou tabasser gratuitement ou à se livrer à des crimes qui ne font plus la différence entre voler l'argent du plateau d'un mendiant et aller dévaliser une villa. Même si en fait, cette mentalité ne diffère guère de la manière dont la plupart des gens se rapporte les uns aux autres, on ne peut nier que dans plusieurs quartiers bruxellois, ces formes d'agressions indiscriminées sont aussi en hausse. Et probablement ce n'est pas le fait de se retrouver dans la misère et de ne plus voir d'autre issue que de frapper à l'aveugle autour de soi qui inspire ces actes, mais plutôt une misérable

↘

CARREFOUR: LIQUIDATION TOTALE

Ils nous rabâchent les oreilles avec des grand mots comme la saturation du marché, la restructuration, la confiance des consommateurs, les barèmes des salaires, l'effondrement du marché financier, le produit national brut, l'équilibre budgétaire… Et au bout de quelques minutes, les arbres te cachent la forêt. Mais en fait, tout est très simple : ils nous traitent tous comme des articles jetables. A leur gré, ils nous utilisent ; à leur gré, ils nous foutent à la poubelle.

Ces derniers mois, il y a eu plus de six mille licenciements. Et tandis que les ouvriers d'Opel Anvers semblent ne s'accommoder que trop bien aux souhaits des grands patrons, les travailleurs du Carrefour bloquent déjà des dizaines de supermarchés. Mais soyons clairs et ne nous faisons pas trop d'illusions. Les supermarchés fermeront de toute manière, et les gens qui y travaillaient seront gentiment remerciés et virés. Mais il y a une manière pour ne pas se laisser mener comme des moutons à l'abattoir et pour ne pas supplier ces enfoirés de nous laisser travailler pour eux : les toucher dans leur porte-monnaie. Les faire payer pour leur hypocrisie, pour leur exploitation. Nous pouvons lutter de façon à ce que les licenciements leur coûtent cher. Pas seulement en faisant grève, en bloquant de manière permanente les magasins et les entrepôts ou encore en séquestrant les patrons, mais aussi en prenant nous-mêmes ce dont nous avons besoin, ce que nous voulons et en détruisant le reste du bazar. Les rayons doivent être vides, les caisses défoncées.

La « crise » ne concerne pas seulement les travailleurs licenciés. Elle concerne tous ceux qui ne peuvent plus payer les factures d'électricité, celles que ne peuvent plus joindre les deux bouts, ceux qu'on menace d'expulser de leur maison faute de ne plus pouvoir cracher le loyer. Refusons donc les fausses séparations entre travailleurs de tel ou tel autre secteur, entre travailleurs et chômeurs, entre travailleurs légaux et illégaux… car c'est contre nous tous qu'ils font la guerre. Et « ils », ce sont les politiciens, les banques, les riches, les leaders syndicaux qui ressemblent beaucoup trop aux patrons ; ce sont tous ceux qui veulent qu'on reste calmes, qu'on proteste bien sagement, qu'on ne dépasse pas les bornes.

Il est temps que la « crise » qui nous touche tous devienne une crise pour tous ceux qui nous traitent comme de la merde. Résignation, soumission, compréhension, négociation et compromis doivent faire place à la rage, à l'action et au rêve d'un monde où personne n'est plus traité comme un article jetable.

tentative de conquérir du pouvoir. Le pouvoir de se comporter dans son quartier et envers les voisins et les passants comme des vigiles sans uniformes. Le pouvoir d'humilier arbitrairement et sans distinctions pour marquer son territoire. Le pouvoir d'intimider et molester ceux qui te sont « différents » (pense au racisme, aussi bien chez les « blancs » que chez les « immigrés » entre eux), ceux qui ne croient pas dans le même dieu ou qui ont simplement compris que tout dieu, toute religion est un mensonge. Ni la police, ni la justice, ni les éducateurs de rue ni les asbl ne réussiront jamais à courber cette tendance. Il ne faut rien attendre de leur part. C'est à nous, nous tous, de contrer cette mentalité. Pas en tant que flic sans uniforme ou prêtre à la recherche de moutons, pas au nom de l'Etat, la Société, la Sécurité ou l'Intégration, mais à partir d'un désir de liberté pour chacun et chacune, d'une confirmation de la vraie solidarité qui s'oppose à la guerre entre pauvres.



ÇA TE CONCERNE AUSSI

Les révoltes qui éclatent assez régulièrement dans plusieurs quartiers bruxellois sont une question qui concerne tout le monde. Ce n'est pas, comme les flics essayent de le présenter, un « problème de 400 jeunes irrécupérables qui doivent être balayés de la rue ». Pourquoi ? Non seulement parce qu'il n'existe pas quelque chose comme une catégorie de « jeunes irrécupérables » et que beaucoup de personnes se rebellent, des personnes toutes différentes et non réductibles à une quelconque catégorie sociale inventée par des sociologues et des journalistes. Mais surtout parce que les thèmes que touchent ces révoltes concernent tout le monde. L'attaque incendiaire du commissariat d'Anderlecht ou la rafale de mitraillette contre la porte de la prison de Forest posent à chaque personne qui s'est retrouvée en taule, aux proches et aux amis qui ont quelqu'un en prison ou ceux qui sentent le poids de l'ombre de la prison sur leur existence, la question de la solidarité, de la possibilité de rendre les coups, de se battre contre une institution aussi monstrueuse que la prison. Les braquages de banques, de bijouteries, de bureaux de change, de supermarchés posent à chacun et chacune la question du temps qu'il ou elle est encore prêt à passer prosterné huit heures par jours en échange d'un salaire misérable, à rester docile face aux bureaucrates de l'ONEM et du CPAS pour encaisser une aumône. La résistance contre les contrôles d'identité, les caméras, contre le contrôle dans toutes ses couleurs et uniformes, n'est pas une fête privée de « quelques centaines de jeunes irrécupérables », mais une question qui concerne toute personne qui se sent enfermée dans cette société, qui se sent espionnée et regardée, étudiée et contrôlée, insultée et humiliée. Disons le clairement : le spectre de jeunes sanguinaires que flics, journalistes et spécialistes universitaires fabriquent à grand cri, ne correspond pas à une réalité, mais est simplement une tentative pour éradiquer toute reconnaissance réciproque, tout langage en commun, toute possibilité de se parler, se comprendre et découvrir les désirs des uns et des autres. La création de l'image de l'ennemi (« les jeunes », « les immigrés ») fait partie de la guerre qu'ils mènent contre tous les pauvres, contre tous les opprimés, contre tous ceux qui voient leurs vies réduites à travailler et faire tourner la machine.

Mais pour pouvoir continuer à se parler, hostile à la politique et la merde journalistique, une première *reconnaissance* est indispensable. Ceux dont le cœur ne s'enflamme pas quand un commissariat est cramé en représailles à la torture dans les prisons, ceux qui ne sentent pas monter la nausée en entendant que les flics ont tiré leurs balles dans la tête d'un braqueur, n'auront aucune possibilité de communiquer. Mais on ne peut pas en rester là, il faut aussi arriver à une *réciprocité*. Une réciprocité qui voit les liens entre ceux qui attaquent la prison et ceux qui bloquent les entreprises pour éviter des licenciements ; entre ceux qui se battent contre la construction d'un nouveau centre fermé pour illégaux et ceux qui résistent lors des contrôles d'identité. Et cette réciprocité exige que nous parlions du *pourquoi* de notre révolte, de nos rêves et nos désirs.





T'ES ENRAGÉ, OÙ EST TON RÊVE ?

Il est aussi important de savoir *pour* quoi tu luttes que *contre* quoi tu te bats. Et c'est plus facilement dit que fait, certainement dans un monde où les rêves sont asphyxiés avant même que nous puissions les exprimer. A long terme, tu ne peux pas te battre seulement *contre*. La rage te donne beaucoup de force, te rend capable d'attaques dont ils ne peuvent quasiment pas se défendre. Mais pour entretenir un feu, il faut de l'oxygène. Et l'oxygène de la révolte, ce n'est pas seulement la rage, pas seulement la frustration ou encore l'indignation, mais aussi – et peut-être surtout – le rêve, le désir. Et même s'il est de plus en plus difficile d'encore rêver, d'aspirer à quelque chose qui n'est pas une énième copie de ce monde (genre « *je crame des bagnoles parce que je ne veux plus être exclu du marché de travail* »), nous devrions quand même essayer. Pour qu'un cocktail molotov contre un bâtiment d'Actiris ne sème pas seulement la destruction chez ceux qui essayent de nous faire croire qu'on a encore une chance, que nous aussi nous pourrions encore grignoter quelques parts du gâteau, mais pour que cela parle aussi d'un monde où il n'existera plus de patrons et de salariés, où le travail comme on le connaît maintenant n'existera plus. Voilà ↘

Ministre volée • Dans le centre de Bruxelles, la ministre CdH Catherine Fonck, qui vient de quitter le parlement, se fait voler sa sacoche. Elle est dans sa voiture quand deux jeunes hommes brisent la vitre et prennent ce qu'ils peuvent. Il y a peu, Fonck était responsable pour les établissements pour jeunes ouverts et fermés.

Police apeurée • Sur la façade du commissariat de Forest, des menaces de mort sont régulièrement dirigées contre les policiers. Autour du bâtiment, les sackjackings ne sont pas une exception. Le commissaire déclare que la tolérance zéro, c'est beau sur papier mais que c'est irréalisable sur le terrain. En plus, il craint une attaque contre son commissariat. « Nos policiers se sentent menacés et ont peur ».

De Lijn • À Kortenberg, on jette des œufs et de la peinture sur quelques bus De Lijn. Ses contrôleurs livrent les passagers sans papiers aux keufs et à l'office des étrangers.

Devant le palais de justice • Sur la place Poelaert à Bruxelles, en face du palais de justice, une pièce d'art de douze arbres en bois est incendiée. Cette pièce d'art se voulait la vitrine du recyclage à la con. Une bouteille avec du liquide inflammable est retrouvée un peu plus loin. Aucune trace des auteurs…

Nik le contrôle social • Le local de prévention, des agents de sécurité, des agents communaux, des éducateurs de rue et du service de techno-prévention à Ixelles est attaqué. Les volets et les vitres sont brisés, et sur la porte d'entrée apparaît : « Nik le contrôle social ».

Évasion • Dans la prison pour mineurs à Tongres, trois prisonniers grimpent le mur aidés par d'autres prisonniers qui forment une pyramide et s'évadent. Deux d'entre eux sont blessés et repris sur place. Le troisième est arrêté quelques jours après lorsqu'il demande de l'aide dans un hôpital anversois, ayant deux genoux fracturés. Quelques jours plus tard, un autre arrive à s'évader, cette fois-ci par le toit et par une autre route. Il est repris quelques heures après. Le préau est fermé et remplacé par une petite cour entourée de barreaux, autrement dit, la cage aux lions.

pourquoi aussi nous anarchistes, nous ne nous battons pas seulement *contre*, mais aussi *pour*. Et même si nous avons seulement qu'un léger soupçon – car l'ombre de l'usine, de l'église, de la prison obscurcit encore trop nos rêves – nous savons que la liberté est autre chose que pouvoir choisir la chaîne de télévision à regarder, que la vie est autre chose qu'aller travailler huit heures par jour.



TOLÉRANCE ZÉRO

La tolérance zéro que les flics ont imposée, se fait plus sentir dans la rue et dans les commissariats que dans les tribunaux. Leur tolérance zéro est surtout l'exigence de disposer d'un sauf-conduit pour pouvoir faire ce qu'ils veulent, pour tabasser librement des arrêtés, pour ouvrir le feu à la moindre occasion, pour terroriser tout le monde avec des contrôles incessants d'identité, de voiture,... La tolérance zéro n'a donc rien à voir avec faire respecter la légalité, mais tout avec l'obtention de l'approbation du politique et des citoyens honnêtes pour augmenter la violence contre les transgresseurs de la loi, pour les balayer de la rue. Et quoique la « situation d'urgence » dont ils parlent soit un peu exagérée, il est clair que dans les arrière-cours de la capitale européenne, il existe une certaine *incontrôlabilité*. Une incontrôlabilité qui n'a pas tellement à voir avec le fait que les lois soient transgressées, mais bien avec le fait que cette incontrôlabilité pourrait possiblement se traduire dans une révolte sociale, dans une révolte contre cette société. Et voilà le *danger* qu'ils essayent de dissimuler, voilà le *danger* dont aussi nous voulons être. Un danger pour l'ordre existant et ses défenseurs.

Il faudra encore avoir de la créativité pour devenir réellement dangereux, et il nous faudrait regarder plus loin que le bout de notre nez. L'affrontement direct, une « guerre » contre les flics, nous ne pourrons jamais la gagner. Si nous sommes là où ils nous attendent, nous pouvons partir du principe que selon toute probabilité, ils l'emporteront sur nous. Mais frapper en petits groupes, toujours à des endroits différents, aussi hors des quartiers où nous habitons et de manières différentes, là l'incontrôlabilité devient déjà un peu plus palpable. Tant dans les moyens que dans les cibles, la créativité est notre arme la plus puissante. Pense aux dizaines de litres d'huile d'olive versés sur la route quelque part à Anderlecht pour faire déraper les bagnoles de police ; aux différents sabotages du réseau électrique, des caméras et de l'éclairage des rues dans ce même quartier ; aux dégradations des appareils de contrôle dans les stations de métro ; aux destructions de distributeurs de billets ou aux refus de plus en plus répandus de se faire contrôler son identité. Voici tout des gestes qui sont faciles à faire, ne comportant pas trop de risques et qui peuvent être répétés maintes fois. Encore une fois, la créativité est une arme plus puissante qu'une kalachnikov, et en outre elle ne court pas le risque de s'enrayer. Il suffit de l'huiler de temps en temps en gardant ses yeux ouverts, en voyant où leurs infrastructures sont les plus vulnérables et comment on peut garder une avance sur eux.



RIEN N'EST IMPOSSIBLE

La résignation causée par la croyance que « de toute façon, nous ne pouvons rien y changer » semble s'écailler un peu ces derniers temps ici à Bruxelles. Notre plus grand obstacle n'est certainement pas les flics et leurs prisons, mais bien la conviction que « c'est comme ça » et que nous ne pouvons rien y faire. Quand nous perçons à jour ces mensonges, s'ouvre alors un horizon sans fin de possibilités pour se battre. Et cet horizon, c'est le début de la liberté.

Cameramen attaqués • Un groupe de personnes qui libèrent quelqu'un des mains des flics à Cureghem, se tournent ensuite contre une équipe de cadreurs de la chaîne hollandaise NOS qui filmait le petit spectacle. Ils se faisaient guider par le conseiller communal Fouad Ahidar, pour un reportage sur la sécurité à Bruxelles.

Dimanche ensoleillé • Sur la place du jeu de balles dans les Marolles bruxelloises, quelques dizaines de personnes se réunissent, un dimanche matin, contre les centres fermés et contre l'enfermement, pour un monde sans frontières. Une banderole est déployée : « centres fermés, prisons, dedans comme dehors, vive la révolte ». On écrit sur les murs, on colle des affiches, on gueule des slogans et on distribue des tracts.



TROP DE FONCTIONNAIRES

Monica de Coninck

"Tout ce qui a des pattes et des oreilles doit travailler"

Pendant l'été de 2009, le fédéral a promulgué une loi de régularisation pour doter sa politique de déportations d'une face humaine. Évidemment, les racistes flamands ont été les premiers à sauter sur l'occasion pour faire annuler cette régularisation par la justice. Quand le gouverneur de Province, après une plainte du Vlaams Belang, a suspendu le budget du CPAS d'Anvers pour 2010, les médias ont propagé une campagne contre les demandeurs d'asile. Peu après que la chef du CPAS, Monica de Coninck, ait proposé, en guise de « grève du zèle », l'exclusion des personnes ayant obtenu leurs papiers récemment, l'administration communale annonce en février que le budget du CPAS alloué à la régularisation est entièrement supprimé. Ainsi commencent, sur le dos des plus pauvres, les chamailleries entre le niveau local et fédéral du régime, pour définir qui devra cracher la somme.

Armés de statistiques macabres sur la misère, les charognards bedonnants du CPAS anversois se précipitent, avec fougue, sur les cadavres de la solidarité entre pauvres. Les « dossiers » s'entassent. Début 2010, 3000 pauvres « légaux » se trouvent sur la liste d'attente, alors que, suite aux régularisations à Anvers, 3600 « illégaux » sont susceptibles d'avoir accès au CPAS. En les privant du minimum de ressources, les patrons et syndicats espèrent enrayer et diviser la foule des pauvres. En tant que sans droits isolés, les sans papiers, tout comme les prisonniers, demeurent un bouc émissaire idéal pour l'échec du système.

Détraquons ce bordel raciste en enterrant vifs les chasseurs d'hommes sous les demandes d'allocation et démasquons ces fonctionnaires pour les parasites répressifs qu'ils sont réellement. Nous souhaitons à tous les harceleurs professionnels, balances et potes des patrons présents parmi le personnel du CPAS un prochain suicide au bureau. Pour nous, pourrir et contrôler la vie d'autrui n'est pas une profession respectable mais un semblant d'occupation perverse au service de la domination.

Alors que ces faibles voudraient se faire passer pour les victimes de la haine qu'ils ont eux-mêmes semée, fournissons-leur ensemble une raison réelle de quémander plus de répression!

Printemps.

Bientôt, c'est le printemps, un nouveau début comme ils disent. Le vent doux, une feuille timide, le parfum de l'herbe et des fleurs qui éclosent. Le cœur qui se dégèle, se chauffe et cherche de l'amour. C'est ça qu'ils disent. A propos du printemps, quand le monde recommence à fleurir.

Moi, moi aussi, j'exprime mon amour.

Oui, je veux.
La liberté.

D'être qui je suis, sans que personne ne me dise qui je devrais être. Sans personne qui me fait croire qui je suis différent de ce que je pense de moi-même. Vivre sans maîtres et ordres, sans livres pleins d'obéissance. Être sans masques, sans tromperie. Sans doubles jeux.
Aller là où je veux, voir ceux qui je désire voir. Un monde sans frontières, sans cages. Sans riches qui s'engraissent sur le dos des autres, sans tous ceux qui décident sur le destin de l'autre.

Je veux.
Sentir que je vis, que je vis heureuse.
Je veux la liberté de ne pas vivre comme une esclave, et pour cela je me bats.
Pour une vie qui n'exige pas que je me soumette.

Je cherche des manières pour enlaidir les patrons, tente de ne permettre à personne de m'opprimer. Refondre la douleur de l'humiliation en arc et flèche, pour qu'ils arrêtent de me mater.
Je refuse les mots qui m'assassinent, la concurrence qui m'écœure. Je refuse le jeu où il s'agit d'être sous les spots et de vaincre, je ne peux aimer que ceux qui me laissent intacte.

Et donc je construis, je brise, je cherche, je force un chemin. Je trouve, je perds, j'espère, je tombe. Mais toujours, un jour, je suis là de nouveau, les épaules droites et avec un cœur qui chante. Je chante la volonté de la liberté, je rêve de l'embrasser, de la couvrir avec mes baisers de bonheur. J'en ai assez de la vie dure, je chouchoute un rêve et je le nourris de jour en jour. Un rêve chaud, et doux, si doux…

Je veux la liberté.
Et pour cela je me bats.

Je cherche des compagnons qui veulent se battre pour un rêve, il y a tant à gagner. Je cherche ceux qui n'acceptent plus ce qui se passe avec eux et qui regardent les autres, droit dans les yeux. *Est-ce que tu oses encore rêver ?* Je réfléchis sur les armes que je pourrais utiliser, les manières dont nous pouvons lutter. Je jette une pierre à travers les étalages du monde, je sème des idées, *je sais pourquoi je le fais*. Et j'espère, *et pour cela je me bats*, que les papillons qui sortent de leur chrysalide s'envolent partout, *car il y a encore autant à gagner*.

Ne plus jamais être esclave, oui, je veux. Amoureuse de la liberté, je veux, je veux, je veux !



NSV • Les bâtiments de la faculté d'économie de l'université de Gand sont décorés avec des tags contre le NSV fasciste (groupe d'étudiants nationalistes). Deux jours après, le NSV y tiendra sa première activité depuis son agrégation officielle par l'université.

Troubles imminents • Les prisonniers belges enfermés dans la prison de Tilburg (ils sont déjà plus que 400) menacent de partir en émeutes, de mener des grèves de la faim, des évasions et des prises d'otages de matons en protestation contre les déportations forcées et les mauvaises conditions dans la prison. C'est ce que communiquent les prisonniers à travers des coups de téléphone et des lettres. Les matons hollandais craignent déjà le pire…

agenda

• Jeudi 4 mars à 19h

A propos des récentes agitations et de la tension sociale dans les quartiers bruxellois

Ces derniers mois, la tension s'est bel et bien montrée dans plusieurs quartiers bruxellois. Avec en arrière-plan des conditions de vie de plus en plus dures, pleins d'affrontements ont eu lieu lors de contrôles en tout genre. Le comissariat de Cureghem (Anderlecht) a été cramé en signe de protestation contre la torture de prisonniers à Forest et pas mal de verre a été cassé suite à l'assassinat d'un braqueur fugitif par des policiers à Molenbeek. Par ailleurs, le nombre d'attaques à main armé augmente et ce, d'une manière qui s'oppose sans compromis aux défenseurs des richesses de quelques uns (il y a eu plusieurs fusillades entre braqueurs et policiers). Même si nous n'en avons repris que quelques signes apparents, ils n'en restent pas moins des signes d'une tension sociale qui croît. Et la police, avec sa tolérance zéro et ses rafles, se précipite pour asphyxier la possibilité que cette tension sociale aboutisse en une révolte sociale. Sans trop de pretentions, nous aimerions discuter à propos de cette situation et partir à la recherche d'éventuelles perspectives.

• Samedi 6 mars à partir de 17h

Apéro en soutien à la publication 'Hors Service'

A grignoter et à boire, rencontre et soutien à cette publication

au local Acrata
32, Rue de la Grande Île
1000 Bruxelles

colofon

Hors service est un journal anarchiste paraissant environ toutes les deux semaines.
Ce journal est gratuit et disponible en français et en néerlandais.
Réactions, questions et contributions à l'adresse: hors.service@hotmail.com
Pour aider à distribuer ce journal, ecrivez également à cette adresse mail.
journalhorsservice.blogspot.com